

# Notes de lectures de Georges Leroy du mois de janvier 2008

★★★★☆ - L'attribution des étoiles est relative, elle peut comporter des aspects négatifs... *le diable porte pierre*. Si l'appréciation porte davantage sur le fond que sur la forme, elle n'en constitue pas moins un jugement de synthèse avec sa part de subjectivité... mais non de relativisme.

**Note:** La qualité des textes de ce document permet l'impression sur une imprimante de bureau.

## Malaise dans les musées.



★★★★☆

**Jean Clair**

Flammarion, 140 p., 12 €

Aujourd'hui les musées affrontent les approches les plus désinvoltes et les plus saugrenues. Leurs valeurs identitaires, culturelles et politiques sont de plus en plus oubliées. Allons-nous vers une réalité qui les réduira en entrepôts où puiser des marchandises ?

L'ancien directeur du Musée Picasso s'en prend à la dérive des musées qui, à l'image du Louvre, vendent leur marque comme des lessives. L'auteur s'insurge contre la faiblesse des politiques culturelles françaises et une certaine dérive muséologique avec le monnayage des collections nationales. À titre d'exemple, il cite la politique du Louvre à Abu Dhabi. Cependant l'auteur précise : « L'art et la culture occupent dans les pays musulmans toute la place, par le fait même qu'ils sont englobés dans une pensée qui fonde la Religion, l'État, la Loi, la Communauté. Il n'y a qu'en Occident que ce que nous nommons « art » et « culture » sont devenus ces entités versatiles et éphémères dont la seule finalité est de meubler la « civilisation des loisirs », c'est-à-dire le contraire même d'une civilisation. Nous avançons vers ces

pays armés de nos incertitudes, sans prendre conscience que notre « culture » et notre « art » ne valent plus grand-chose, détachés qu'ils sont d'une pensée religieuse, d'un « culte » au sens où l'entendait Durkheim, c'est-à-dire le fond stable d'un *socius*, d'une communauté ».

## La mort de L.-F. Céline.



★★★★☆

**Dominique de Roux**

La table ronde, 200 p., 8,5 €

Ce livre n'est pas un essai critique. La véritable critique est affaire de spécialistes, ils n'ont besoin que de l'œuvre qui après avoir assez lutté contre une somme de silence, s'élève, s'éclaire et va vivre avec tous les mystères de la vie tandis que s'éloignent les décorés officiels.

On y découvre tout le perfectionnisme stylistique de l'auteur de Mort à crédit, ainsi que le désespoir absolu de ses années d'exil au Danemark. Puis fin des années 1950, Céline joue gros. D'un château l'autre doit signer sa résurrection. Toute la vie de ce clochard génial aura consisté à « mettre par écrit l'émotion du langage parlé ». Et de préciser sa vision du style : « Moi j'ai mis ma peau sur la table, parce que,

n'oubliez pas une chose, c'est que la grande inspiratrice, c'est la mort ».

Mais l'auteur utilise Céline comme prétexte. Il s'explique : « j'ai choisi de présenter Louis-Ferdinand Céline, Docteur Destouches en empiétant sur le problème de la Littérature aujourd'hui, puisqu'il fut tué par ses confrères, par cette confrérie de petites gens ligüés ensemble (à chaque époque) pour se prouver du talent et chasser l'homme libre, l'écrivain debout, celui qui finit au cachot en fin de compte par refus d'appartenir à quiconque ».

## Pains, de la baguette à la pita



★★★★☆

**Linda Collister**

De Vecchi, 180 p., 20 €

Avec le nouveau siècle, faire son pain soi-même n'est plus incongru. C'est même tendance. Le pain est d'ailleurs riche en symboles. Dans cet ouvrage l'auteur, cuisinière aussi émérite que britannique, nous entraîne dans un délicieux voyage à la découverte des meilleurs pains du monde (bagel, pain de campagne, pain allemand, chapatti...) et nous livre de nombreux conseils en commençant par les bases : le choix de la farine, la confection du levain, le pétrissage de

la pâte. Une lecture indispensable pour découvrir les joies du pain "fait maison". Si l'auteur a inventé certaines recettes, elle en a glané d'autres au fil de ses voyages et de ses recherches sur les cuisines régionales. Angleterre, États-Unis, vieille Europe, rien n'échappe à sa curiosité, et elle livre explications et savoir-faire avec simplicité, pédagogue sans être ennuyeuse, alléchant le lecteur par des apartés sur l'arôme, la texture ou la valeur nutritionnelle des différents pains qu'elle présente. Il faut d'ailleurs comprendre «pain» au sens large, car elle en explore les déclinaisons nationales ou religieuses et parcourt la gamme des variations sucrées sur base de levain, allant jusqu'aux viennoiseries. C'est LE livre qu'il faut quand on veut faire son pain. On y trouve de nombreuses recettes différentes. Tout est remarquablement bien expliqué et tout est délicieux. Ce bouquin recèle un antre parfumé et grisant, LA bible du boulangier amateur. Donc, de nous tous!

## Le loisir, fondement de la culture.



★★★★☆

**Josef Pieper**

Ad Solem, 80 p., 12 €

Qu'est-ce que le loisir? Quel sens peut-il avoir aujourd'hui, dans notre société consummatrice de divertissement? Platon et Aristote ont toujours vu dans le loisir, au sens de la *skholè* grecque (*l'otium* latin), un temps consacré à ce qui était pour eux la plus noble activité de l'homme: la contemplation du monde et des dieux.

L'auteur avance que ce n'est pas le travail mais le loisir qui constitue le fon-

dement de la civilisation. «Nous ne nous adonnons à une vie active qu'en vue d'atteindre le loisir», avait pourtant clairement énoncé Aristote. Sans parler de l'héritage biblique: c'est en se reposant de ses œuvres que Dieu vit que sa création était bonne (Gn 1, 31). Or, le concept de travail a fini par occuper la quasi-totalité du domaine de l'action humaine. Le loisir vrai, pour l'auteur, est marqué par une attitude d'ouverture, de contemplation, de silence ordonnée à l'être même des choses. Il s'oppose au travail pensé comme peine et se caractérise par la paix intérieure. Il déverrouille la réalité, en constituant un espace de liberté.

Écrit au sortir de la guerre, alors que l'Allemagne était à reconstruire, cet essai met en lumière la nature véritable du loisir et sa part indispensable dans l'élaboration d'une société respectueuse de la personne humaine et de ses aspirations les plus profondes. Dans un monde qui a «fait du travail lui-même un culte», face aux falsifications modernes du loisir avec ses «jours de fête artificiels fabriqués par les pouvoirs publics», l'auteur rappelle que «c'est uniquement au sein du temps de fête que l'essence du loisir peut se déployer et s'accomplir. Séparé du domaine du culte, de sa célébration et de sa force de rayonnement, le loisir ne peut pas plus éclore que la fête. Sans lien avec le culte, le loisir devient oiseux et le travail inhumain». Le philosophe et théologien allemand étudie comment s'est imposé le culte du travail contre une notion dépréciée du loisir. Séparé du loisir véritable, le travail se transforme en terne fatigue ou en idéologie, refusant toute autre justification que lui-même. Or, disait déjà Platon, c'est dans la fréquentation festive des dieux que l'homme se relève et retrouve sa vraie figure. Incontestablement, il y a là matière à réflexion, et pas simplement sur l'avenir du repos dominical.

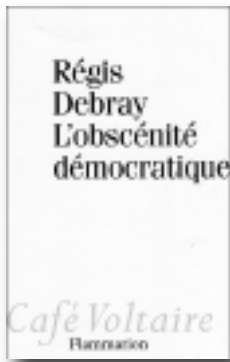
Précisons que Josef Pieper (1904-1997) a consacré sa vie à la recherche de la vérité par l'exercice de la philosophie. Il fut en Allemagne l'un des grands connaisseurs de Platon, Aristote et saint Thomas d'Aquin. Opposant

au régime nazi et réduit au silence, ce n'est qu'après la guerre qu'il trouva une consécration universitaire. On lui doit plus de soixante ouvrages, remarquables par leur concision. Une belle filiation philosophique relie Romano Guardini, inspirateur de Josef Pieper, à Benoît XVI, qui a reconnu en Pieper un maître en philosophie.

Ce projet d'installation au Moyen Orient d'une «antenne» du Louvre est la cible principale du critique et historien d'art, qui en profite pour clouer au pilori l'art contemporain: «Ce qu'on appelle "art" n'est plus qu'un idiotisme exprimant les caprices infantiles d'un individu qui croit ne rien devoir à personne», écrit-il. On devine par là que l'auteur n'a rien perdu de sa véhémence depuis la publication de son livre précédent «Journal atrabilaire». Pourtant dès la fin des années 20, Camille Mauclair (1872- 1945) écrivait: «C'est parce que nous n'accordons plus aucune importance au sens, à la valeur, aux pouvoirs et aux dangers des images que nous laissons à l'œuvre d'art la licence d'être insignifiante. La pseudo-liberté d'expression de l'art moderne, l'audace de ses sujets, l'autonomie présumée des formes qui la composent ne sont jamais que les déchets d'une fonction qui n'est plus discernable. Comment appeler ces œuvres «d'art contemporain» qu'obligatoirement désormais on dépose dans toute exposition d'un maître ancien, de Hogarth à Praxitèle? Des hors-d'œuvre, des reliefs ou des rogatons? C'est le bol fécal produit par la digestion de siècles d'un art exquis». *Nihil nove sub sole...*

Mélancolique et colérique, gourmand et désenchanté, l'auteur continue le combat contre la «délocalisation» orientale du Louvre et, par-delà, contre l'abandon par l'Occident de sa culture. Il y a, prévient cet érudit qui refuse de se taire, «Malaise dans les musées» et par là même dans la civilisation dans laquelle une œuvre n'est plus guère qu'un objet de spéculation, à rendement élevé et à rotation rapide. Mais peut-on encore parler d'art?

## L'obscénité démocratique.



★★★★☆

**Régis Debray**

Flammarion, 86 p., 12 €

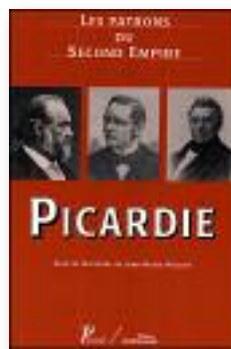
C'est en médiologue que Régis Debray, dans ce livre, analyse la politique actuelle, à l'heure de l'image. L'auteur part d'un constat simple: en un demi-siècle, on est passé d'une société de la distance à une société du contact. Terminée la séparation entre le public et le privé: la vie intime devient la vie publique. C'est le règne des coulisses plutôt que celui de la scène. L'auteur regrette cette disparition du théâtre: la mise en scène de l'absence de mise en scène, c'est le contraire du spectacle. Le «proximité, convivialité, réactivité» efface notre «liberté, égalité, fraternité», pompeuse et désuète. En effet, «c'est parce que la République est une idée abstraite, une transcendance immanente qu'elle a besoin d'emblèmes, d'enceintes et d'apparat». Le médiologue remarque qu'à l'époque de De Gaulle-Adenauer, on annonçait: la France rencontre l'Allemagne. On eut droit plus tard: le président Mitterrand et le chancelier Kohl. Puis Jacques Chirac et Angela Merkel. Ce sera demain Nicolas et Angela.

En effet, le symbolique permet de distinguer un État d'une entreprise et un peuple d'une cible commerciale. Ainsi, on réduit le réel au visuel et le pensable au filmable. Plus va la décrispation politique, plus il y a crispation photogénique et plus la formalité s'allège, plus la communication prend du poids. Sous De Gaulle, le médiatique était à la botte du politique alors qu'aujourd'hui, ce sont les politiques qui sont les domestiques des journalistes. Le gouvernement est de-

venu un grand journal télévisé et le président joue le rôle du rédacteur en chef. L'identification à un super-héros est devenue l'identification à un super journaliste qui doit occuper le temps et fasciner l'auditoire. Jamais nos gouvernants n'ont été aussi visibles et jamais ils n'ont été aussi inefficaces. De Gaulle remarquait que "quand on est au sommet des affaires, la seule façon de sauvegarder son temps et sa personne, c'est de se tenir méthodiquement assez loin et assez haut". Aujourd'hui, il faut se tenir aussi près que possible des gens et coller au maximum au quotidien des Français.

Et le médiologue d'ajouter qu'il faut replacer ce changement politique dans un changement civilisationnel. Il constate la clôture de trois cycles. Le cycle du livre: on est passé de la graphosphère à la vidéosphère. Le cycle de la République, fondée sur l'école: la séduction s'est substituée à la conviction. Enfin, l'achèvement du cycle du socialisme, c'est-à-dire de l'attente et de l'avenir.

## Picardie, les patrons du second empire



★★★★☆

**Jean Marie Wiscart**

Picard, 200 p., 32 €

Qui connaît encore Henri Bertin, Hector Legru ou Antoine Fouquier d'Hérouel, les «maîtres du sucre» ou Albert Toulet, l'un des pères français de la machine-outil? Jean-Marie Wiscart, spécialiste d'histoire locale est maître de conférences à l'Université de Picardie dresse le portrait d'une cinquantaine de capitaines d'industrie et de grands agriculteurs agronomes qui ont fait de la Picardie une des régions

les plus actives dans les domaines de l'industrie et de l'agriculture.

Ces notices biographiques permettent de comprendre comment la Picardie, région sans richesse minière, s'est maintenue, au XIXe siècle, dans le peloton de tête des régions françaises. C'est là l'œuvre de ces hommes dont le rayonnement atteint son apogée sous le Second Empire. Ce livre offre au lecteur curieux du destin des hommes une histoire «incarnée» dans l'itinéraire de grands entrepreneurs connus tels Jean-Baptiste Godin ou Eugène Cosserat. Ces hommes sont souvent durs aux autres comme ils le sont à eux-mêmes, discrets et opiniâtres comme la plupart des Picards. Cet ouvrage s'adresse aux universitaires mais aussi au grand public qui y découvre la diversité des itinéraires personnels et familiaux et, à travers une riche iconographie, les traces encore visibles du patrimoine picard du monde du travail et du savoir-faire séculaire de cette région.

## Penser autrement



★★★★☆

**Alain Touraine**

Fayard, 320 p., 20 €

Après avoir étudié, dans ses livres précédents, les grands changements qui ont transformé notre vie personnelle et collective, Alain Touraine choisit ici de se consacrer à la nécessaire transformation de notre manière de penser ces changements.

Car l'idée même de société est en crise (quelle originalité!). La mondialisation sous toutes ses formes ainsi que les désirs libérés des interdits ont entraîné l'écroulement de l'édifice social. La définition du bien et du mal dans notre société n'est plus du ressort des

institutions. La conscience de soi l'emporte sur la conscience des règles: le sujet devient créateur de lui-même. À partir d'une critique de ce qu'il nomme « le discours interprétatif dominant », qui a cherché à imposer, tout au long du XXe siècle, l'idée d'une société sans acteurs, soumise à des déterminismes surtout économiques, l'auteur invite le lecteur à découvrir que le seul principe permettant d'évaluer les conduites de chacun et les situations sociales est la reconnaissance des droits, politiques, sociaux et culturels, de tous les êtres humains, reconnus comme des êtres libres et égaux.

Le sociologue n'a qu'une expression pour statuer sur l'état de la France, et celui des sociétés contemporaines anciennement prospères: la « fin du social », véritable rupture de paradigme, qui signe l'avènement politique nouveau: « le grand déchirement de la vie sociale provoqué par le triomphe du capitalisme, qu'il faut définir précisément par la rupture ou l'affaiblissement de toutes les formes de contrôle de l'économie, a fait disparaître les formes de pensée et d'organisation sociale qui reposaient sur les rapports sociaux ». En d'autres termes, la fin du social ne signe pas la fin du politique mais la fin d'une politique centrée sur le social; structurée autour du social; légitimée par le social. « Ce que nous appelons crise de représentation, poursuit le sociologue, est en fait la double disparition de la représentativité des institutions politiques et de la capacité des intérêts sociaux d'être représentés ».

En fait depuis 1789, âge naissant de la démocratie française (les sociologues sont mauvais historiens!), la société a subi plusieurs mutations fondamentales. Pour résumer, au politique s'est substitué le social et au social le culturel. Faut-il y voir un progrès? Si dans un premier temps le sociologue en a douté, il s'est par la suite ravisé. Selon lui, si personne ne peut nier la décomposition d'un certain type de pen-

sée sociale, il n'en demeure pas moins que s'organise aujourd'hui un nouveau type de vie sociale: « Le plus important est que, face au monde des artifices, des idéologies et des objets, apparaissent de plus en plus nettement des acteurs qui ne sont plus proprement sociaux, et qui agissent en construisant leur capacité de résistance et de liberté. Ces acteurs ne se définissent plus par leur rapport aux normes et aux mécanismes de la vie sociale, mais par rapport à la construction d'eux-mêmes ».

## La mort de l'information



★★★★☆

**Albert du Roy**

Stock, 148 p., 18.5 €

Selon Albert du Roy, c'est au moment où le citoyen devrait être le mieux informé que le système d'information s'est décrédibilisé. D'un côté, la démocratie devient de plus en plus directe, par le suffrage universel, les référendums, les sondages; les citoyens pèsent à tout instant sur les décisions et ont de moins en moins confiance en ceux qu'ils ont choisis pour les représenter. De l'autre côté, le système d'information est discrédité par les connivences, les effets pervers de la concurrence et la perte des repères déontologiques. Études de cas à l'appui, il montre que ni les médias ni les journalistes ne peuvent, aujourd'hui, se prétendre indépendants. Pour lui, la concurrence effrénée produit des dérapages et non de la qualité mais en même temps « la pression des citoyens ne va pas dans le sens de la qualité ». L'image, même non trafiquée, éloigne souvent de la vérité. Et le mythe de la transparence engendre somme toute finalement de l'opacité.

Dans cet essai valant « testament professionnel », l'homme de presse dénonce donc l'évolution des systèmes politique et médiatique ainsi que le manque d'exigence des citoyens. Le journalisme de grand-papa est mort. De nouvelles règles apparaissent, du fait de l'évolution technologique et des demandes sociales. L'auteur, hélas, manque de vision prospective.

## Le réalisme méthodique.



★★★★☆

**Etienne Gilson**

Téqui, 122 p., 18 €

Étienne Gilson (1884-1978) a enseigné l'histoire de la philosophie médiévale de 1921 à 1932 à la Sorbonne, où il avait auparavant fait ses études, avant d'occuper la chaire de philosophie médiévale au Collège de France. En 1929 il participe à la fondation de l'Institut pontifical d'études médiévales de Toronto au Canada. Professeur également à l'École Pratique des Hautes Études, il est l'auteur d'une œuvre qui fait toujours autorité et qui a notamment renouvelé l'étude de la métaphysique de saint Thomas. Il apparaît comme l'une des plus grandes figures françaises de l'histoire de la philosophie médiévale, de la philosophie chrétienne et du thomisme du XXe siècle. Bien qu'étant à l'origine spécialiste d'histoire de la philosophie, il a été l'un des meneurs du mouvement né-thomiste catholique romain. Il a été élu à l'Académie française en 1946. Sa rencontre avec le libraire Joseph Vrin fut à l'origine de la création des éditions éponymes.

Gilson a analysé le thomisme de manière historique. Pour lui, le thomisme ne s'identifie pas à la scolastique.

tique, mais se construit plutôt contre elle. Il a décelé un déclin de la philosophie en une science qui annoncerait le renoncement de l'homme à son droit de juger et de régler la nature, l'homme n'étant plus qu'une simple partie de la nature: feu vert serait alors donné selon lui aux entreprises les plus inconséquentes et les plus désastreuses en matière de société dont seraient victimes les hommes et les institutions humaines. Contre les systèmes philosophiques, Gilson était convaincu que le retour en grâce de la philosophie de Thomas d'Aquin pouvait permettre de sortir de cette zone dangereuse. Dans le présent ouvrage de 1935, il expose les fondements d'une philosophie qui se veut «réaliste», par opposition à la tradition kantienne et à toute philosophie «idéaliste». Tout en étant exigeant, ce livre est accessible.

Le débat que mène ici l'auteur se présente pour lui comme à front renversé. Lui-même, historien de la philosophie médiévale et connaisseur de saint Thomas, ne se dit pas encore thomiste. Il défend pourtant la cause du réalisme contre des représentants de la néo-scholastique thomiste (l'École de Louvain) qui, eux, ne dédaignent pas de frayer avec le kantisme. Gilson rappelle que la démarche critique appartient à Kant, dans la mesure où elle cherche les conditions a priori de possibilité d'une science. Le réalisme ne saurait la faire sienne sans renoncer à être lui-même, à moins de nommer «critique» non pas un préalable mais l'examen a posteriori d'une connaissance dont l'évidence est constatée. Faut-il encore appeler cela une critique? Gilson, à l'inverse de Maritain, pense que non, et préfère l'appeler «réalisme méthodique». Au-delà des circonstances du débat, c'est à la confrontation de ce qui est à connaître et de ce qui est à penser que Gilson invite son lecteur.

En fin d'ouvrage se trouve le «Vade-mecum du débutant réaliste», mêlant gravité et ironie, qui est un éblouissant feu d'artifice final, aux paragraphes ciselés. Il suffirait à lui seul à justifier l'actualité de ce livre, et se

présente comme une introduction à la philosophie.

## Voltaire



★★★★☆

**Pierre Milza**

Perrin, 912 p., 26 €

Il fut à la fois écrivain, conteur de tragédie, spéculateur, propagandiste, conseiller du Prince, seigneur au sens féodal et bien évidemment philosophe; attraction des salons dans sa jeunesse pour devenir ensuite le rendez-vous incontournable de la haute société européenne, embastillé par deux fois... Nous connaissons de lui *Zadig* et *Candide* parce que nous avons étudié ces œuvres sur les bancs de nos écoles mais, au fond, connaissons-nous réellement Voltaire? Existe-t-il un Voltaire ou bien plusieurs figures de ce philosophe dont le nom est inscrit dans le siècle des Lumières au même titre que celui d'un Rousseau, qu'il détestait, et d'un Diderot dont il critiquait l'athéisme?... Qui fut donc François Marie Arouet dit Voltaire?

De nos jours Voltaire est devenu une icône qu'on invoque chaque fois que le fanatisme religieux, l'arbitraire politique, l'excès de pouvoir menacent nos libertés. On le convoque face à tous les fascismes. «Voltaire est mort immortel», s'exclamait Hugo en 1878 lors des célébrations du centenaire de la mort du vieillard de Ferney. Près d'un siècle plus tard, De Gaulle lançait son «On n'emprisonne pas Voltaire» à l'adresse de ceux qui demandaient une inculpation de Sartre dans l'affaire du Manifeste des 121.

Mais que savons-nous de la vie et de l'œuvre d'un des plus célèbres écrivains du XVIII<sup>e</sup> siècle? Pierre Milza, consa-

cré par le public notamment pour ses vies de Mussolini et de Napoléon III, a relevé le défi de s'attaquer au «monument Voltaire». Il suit à la trace ce petit homme chétif, éternel malade que semble seul guérir sa rage d'écrire, courtisan achevé de toute l'Europe couronnée et combattant acharné – au besoin contre Louis XV ou Frédéric II – au service des lumières, ambitieux comblé et prêt à tout perdre pour réhabiliter un Calas, un Sirven, un La Barre, victimes de l'intolérance et du fanatisme. En un mot, l'auteur nous fait comprendre Voltaire.

Si l'homme a connu un immense succès en tant que dramaturge et poète, un étonnant transfert s'est opéré à la fin de sa vie. L'auteur décrit son «apothéose» de 1778: «Sur la route qui le conduit de Ferney à Paris, les vivats de la foule vont moins à l'écrivain célèbre qu'au défenseur des droits de l'homme. C'est le symbole des Lumières que l'on salue».

L'auteur raconte cette étonnante mue qui voit un homme de lettres de 70 ans, richissime et adulé dans toute l'Europe, se lancer dans la bataille pour la réhabilitation de Calas ou du chevalier de La Barre en utilisant à fond «son capital de notoriété, sa connaissance des pratiques de diffusion des idées et son immense réseau tissé au cours de sa longue carrière». De Paris à Ferney en passant par Berlin et Cirey, de la Bastille à l'exil londonien, l'historien évoque avec passion les soubresauts de cette destinée unique. Un homme complexe et pétri de contradictions. Car Voltaire est à la fois un artiste dévoré d'ambition dont «l'orgueil et le tempérament rancunier peuvent le conduire aux pires excès et aux pires injustices» et en même temps un philosophe engagé au service de la raison, de la vérité et des droits de l'homme.

L'auteur détaille aussi la carrière de Voltaire qui a bâti sa renommée comme dramaturge et poète. Passionné de théâtre, il a composé des tragédies en vers qui ont rencontré un immense succès, d'*Œdipe* en 1718 jusqu'à *Irène* soixante ans plus tard. Mais qui songerait à monter ses pièces aujourd-

d'hui? Car, tout comme ses poèmes, l'œuvre théâtrale de Voltaire est datée. De son immense production, seuls les contes peuvent séduire encore des lecteurs, ainsi que ses écrits philosophiques ou bien sa vaste correspondance (40.000 lettres) qui témoigne du prodigieux réseau de relations qu'il a tissé partout en Europe.

Cette biographie virevoltante a le tempo d'un roman de Dumas. Arlequin courtisan mais aussi effronté, Don Juan libertin et amoureux, roué et naïf, admirateur de Louis XIV, théiste et philanthrope, intéressé et généreux, téméraire et prudent, éternel mourant, aussi ambitieux qu'optimiste, ce Voltaire ne peut que séduire. D'autant plus que l'écriture de l'auteur épouse à merveille cette vie sans cesse en mouvement et pleine de rebondissement.

### Les signes que Dieu nous donne



★★★★☆

**André Vingt-Trois**

*Parole et Silence*, 146 p., 14 €

L'archevêque de la capitale a un statut exceptionnel. À l'instar de son prédécesseur, Mgr Vingt-Trois est appelé « à parler fort et net, non seulement dans l'Église mais aussi dans la société ». Ce livre offre « un véritable panorama du mystère chrétien ». L'archevêque de Paris a choisi « le fil de la liturgie pour nous éclairer sur "les signes que Dieu nous donne" », de façon à « mieux pointer les ponts qu'elle établit entre la présence du Christ dans le temps et sa venue dans nos vies ». À la lumière de l'Évangile, le nouveau cardinal évoque la mort, la souffrance, la joie, l'enfance, le temps

qui passe... Il saisit l'occasion de ce premier ouvrage pour rappeler « ce qu'aimer veut dire » car « la prévenance divine touche aussi bien ceux qui le connaissent déjà que ceux qui ne le connaissent pas encore ». Son éminence affirme, pour notre temps, que « les signes ont du sens » et qu'ils « sont là pour donner le sens véritable d'une vie ».

### Masculin, féminin, quel avenir?



★★★★☆

**Michel Boyancé**

*Mame Edifa*, 160 p., 14 €

Une nouvelle collection chez l'éditeur vient de naître. Son objet est que la philosophie aille à la rencontre de la foi. Avec la philosophie, on peut rejoindre toute personne qui raisonne, et montrer ainsi l'articulation possible avec la foi. Cette démarche philosophique peut donc satisfaire les non-chrétiens comme les chrétiens. Concrètement c'est sous l'angle d'approche d'une philosophie du réel que cette collection veut donner des pistes de réponses aux interrogations d'aujourd'hui. L'union de l'homme et de la femme est-elle un moment dépassé de notre culture? L'identité sexuelle est-elle multiforme, contingente, soumise aux aléas des désirs et des modes? Ou comporte-t-elle une orientation fondamentale qu'il nous faut redécouvrir? Michel Boyancé, de l'IPC, propose de rouvrir le débat philosophique à ces questions qui conditionnent l'avenir de notre société.

Comment peut-on rendre compte de l'identité de l'homme et de la femme tout en comprenant leurs différences? La question n'a jamais réellement fait

l'objet d'une réflexion philosophique tant la différenciation sexuelle apparaît évidente, constate l'auteur. Et pourtant, elle devient aujourd'hui cruciale et sous-entend nombre des débats actuels... L'indécision est la pire des attitudes. Laisant le champ libre aux velléités d'apprentis sorciers, elle ne manquerait de nous être reprochée par les futures générations. L'auteur propose d'ouvrir un espace de pensée philosophique autour de l'identité de l'homme et de la femme, permettant de se tenir à juste distance d'une laïcité toute puissante tout autant que de réponses religieuses. Selon lui, la philosophie doit oser s'emparer de ces enjeux, ouvrir des chemins de réflexion et de solution. Une aide précieuse pour mieux comprendre les fondements des débats actuels sur l'identité de l'homme et de la femme.

### Le royaume de Monsieur Colbert



★★★★☆

**Daniel Dessert**

*Perrin*, 312 p., 21 €

Daniel Dessert se veut un historien non conformiste. Ses travaux qui ont fait date en histoire nourrissent des débats parfois houleux. Ici il réfute les théories habituelles d'une monarchie absolue et indivisible et entend revenir sur un « lieu de mémoire » mythique à ses yeux...

Il y a la légende dorée, l'histoire officielle d'un jeune monarque déterminé et mettant au pas une aristocratie tapageuse et turbulente: c'est Louis XIV prenant le pouvoir et posant en majesté dans sa lourde robe ornée de fleurs de lys. Et si tout cela ne s'avérait qu'un mirage où les apparences du triomphe

occultent le triomphe des apparences... Dans les faits, depuis la mort du cardinal Mazarin, en 1661, Jean-Baptiste Colbert est arrivé aux affaires. La chute de Fouquet qu'il a précipitée lui a ouvert l'administration des finances. Désormais le futur contrôleur général des finances tient sous sa coupe toute l'économie du royaume (Finances et Marine) et, avec elle, les hommes (le clan des Colbertides) qui l'exploitent. La monarchie absolue est en marche. Certes. Mais qui la manœuvre? L'auteur analyse donc les travers de l'ascension de Colbert (1619-1683) et par là l'instauration de la monarchie dite absolue et indivisible, mais c'est pour mieux en démonter les rouages. Selon l'auteur un royaume mythique, instrumentalisé et friable, travaillé par les affaires et les luttes sans merci qu'impose l'exercice du pouvoir. Un livre d'administration, de chiffres et de calcul.

### L'argot de la guerre.



★★★★☆

**Albert Dauzat**

Armand Colin, 288 p., 18 €

Formidable document lexicographique jamais réédité depuis 1918, ce livre exceptionnel est avant tout une mémoire. Comment traduire l'horreur des tranchées, comment exprimer l'épouvante (un millier de morts par jour en moyenne), ou s'en affranchir par la dérision? La Grande Guerre se donne à entendre via une inventivité lexicographique sans précédent. Se mêlent à l'argot parisien, les mots des casernes de France et d'Algérie, les provincialismes et les créations de la guerre. Les abeilles sont les balles qui sifflent aux oreilles des malheureux zonards, les soldats. S'il est blessé par une aiguille

à tricoter (baïonnette), par le zimboum (obus de 88) ou par un quelconque Michel (mitrailleur allemand), le poilu parviendra peut-être à carotter la brute (faire la bête pour esquiver un ordre), acheter (dérober) du *allouf* (porc) et se rapprocher subrepticement de la marie-salope (cuisine roulante) pour becqueter... De tout ce vocabulaire né dans la boue et le sang du front ou dans les plaisirs de l'arrière, bien plus de mots que nous ne l'imaginons nous sont restés, transmis par la mémoire populaire et parce travail exemplaire d'Albert Dauzat. Recueil de mots laissés en héritage, il immortalise la voix des Poilus au moment où les derniers d'entre eux quittent la scène.

### La vie cachée



★★★★☆

**Paul Guillon**

Ad Solem, 80 p., 15 €

Paul Guillon, dans ses poèmes, cherche à redécouvrir l'Incarnation. Non pas seulement en l'habillant de costumes modernes, comme cela s'est beaucoup fait depuis Péguy, mais en la montrant comme une aventure, un risque à courir pour le disciple et pour le maître avant lui.

Dans le très beau poème « Les voisins en sourient parfois... », nous voyons Jésus en grand garçon célibataire vivant encore avec sa mère, passant ses journées à l'atelier, et « la lampe à huile brûlant tard » dans la nuit. Cette familiarité-là s'acquiert en le suivant, le regard jeté de temps en temps, comme le sien, « sur les blés qui lèvent, les oiseaux qui ne sèment », et aussi sur « cette forme recroquevillée

dans une couverture / qui meurt à petit feu sur un gril de hasard ».

Le Christ nourrissait ses paraboles de ce qu'il croisait dans les champs, les villages. À sa suite, et dans une seconde partie, l'auteur nourrit ses poèmes de ce qu'il rencontre dans la rue, les musées, les hôpitaux, ou sa chambre, avec l'audace de tout voir et de tout dire. Son vers « au rythme bancal » est capable de tout accueillir sans perdre un équilibre et même une paix qui lui viennent d'une intimité partagée avec celui qui forme patiemment son cœur. Et le poète devient disciple et réciproquement. Ainsi la vie cachée s'éclaire pas à pas... en marche de l'Incarnation vers la Résurrection.

### La presse dans le sang



★★★★☆

**Gérald de Roquemaurel**

Robert Laffont, 184 p., 18 €

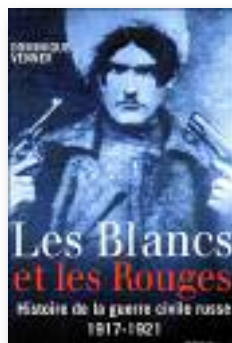
Un an après son éviction par Arnaud Lagardère, Gérald de Roquemaurel, ancien PDG d'Hachette Filipacchi Médias (HFM), le pôle presse de Lagardère, retrace sa carrière dans un livre. C'est en 1972, âgé de 26 ans, qu'il commence à Playboy sa carrière d'homme de presse dans le groupe de Daniel Filipacchi. Il deviendra vingt-cinq ans plus tard président du "plus grand groupe de magazines au monde": Hachette Filipacchi Médias (Elle, Paris Match, Télé 7 jours, Le Journal du dimanche, Public...). Union du nom de Louis Hachette, arrière-grand-père de la grand-mère maternelle de Gérald, et de celui de Daniel Filipacchi, "celui qui m'a tout appris de ce milieu où la passion, la folie, et l'intelligence sont les maîtres mots".

Diplômé de Sciences Po et de l'ENA, l'auteur retrace quelques grandes pages de l'histoire de la presse, la naissance des Nouvelles Messageries de la presse parisienne issues de la loi Bichet de 1947, détenues à 51 % par les coopératives des éditeurs de presse et à 49 % par Hachette. L'histoire de la maison Hachette, que dirigea son père, Ithier de Roquemaurel, de 1967 à 1976. Il retrace également l'expansion du groupe à l'international, au travers de magazines comme Elle avec la naissance de marques fortes.

Évidemment, il s'explique sur la crise actuelle de la presse. "La situation dans les mois et les années à venir va conduire beaucoup de titres et de groupes à fermer ou à fusionner." Mais il reste optimiste, croit à l'avenir de l'écrit et martèle que la révolution de l'Internet ne va pas entraîner la disparition de journaux. Il maintient que la presse n'est pas un produit de consommation comme les autres. Pour la première fois, l'auteur revient sur l'épisode qui a coûté son poste à Alain Genestar, directeur de la rédaction de Paris Match. Le 25 août 2005, Paris Match montrait Cécilia Sarkozy au côté de Richard Attias à New York, provoquant la colère de M. Sarkozy et d'Arnaud Lagardère. En avril 2005, lors d'un séminaire du groupe Lagardère, Arnaud Lagardère avait présenté le ministre de l'Intérieur, ainsi: "C'est plus qu'un ami, c'est un frère pour moi."

Quant à l'auteur, il sera lui aussi écarté, en septembre 2006, pour divergences de vues avec Arnaud Lagardère. "J'étais en sursis depuis la mort de Jean-Luc Lagardère, trois ans auparavant. Parce que je n'étais pas de la même génération que son fils, mais aussi parce que j'étais en contradiction avec la façon dont ce groupe était maintenant géré, moi qui avais appris à développer ce secteur particulier qu'est la presse en ayant comme objectif la croissance, et non la rentabilité", conclut-il. Le groupe Hachette n'étant plus autonome, Gérard de Roquemaurel n'avait plus sa place. Pour preuve, le célèbre nom même d'Hachette a disparu, sans faire trop de bruit, pour laisser la place à Lagardère Active.

## Les Blancs et les rouges.



★★★★☆

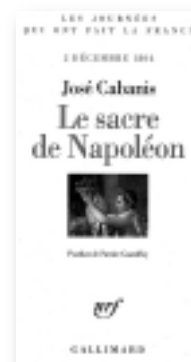
**Dominique Venner**

*Le Rocher, 524 p., 22,50 €*

C'est entre 1917 et 1921, que tout a commencé. C'est là qu'est née l'histoire du XXe siècle: le bolchevisme, le fascisme et le reste. On assiste d'abord à l'incroyable disparition d'un monde que l'on croyait éternel, celui de la Russie tsariste. Puis, sur ses décombres, à la suite d'impossibles imprévus, on voit surgir un monde nouveau, fou et terrifiant, celui de Lénine et des bolcheviques. Tout aurait pu se passer autrement. C'est l'une des leçons de ce magistral tableau à l'époque contemporaine. Tout commence avec la Première Guerre mondiale. Puis, après les improbables révolutions de Février et Octobre 1917, l'auteur retrace ce que fut la plus délirante et sanglante des guerres civiles. Trotski dirige énergiquement l'Armée rouge. De près d'un million d'hommes à la fin de l'année 1918, elle en comptera plus de 5 millions deux années plus tard. Pendant trente mois, jusqu'en 1921, cette guerre opposa les Blancs et les Rouges du Caucase à la Sibérie, dans le pays le plus grand de la Terre, sillonné par les trains blindés, les sinistres commissaires bolcheviques et les cosaques ivres de sang. Plusieurs fois, les Blancs auraient pu l'emporter. Mais ils sont divisés sur l'avenir politique de la Russie et militairement séparés (le général Denikine, l'armée de Ioudenitch et l'amiral Koltchak), malgré le soutien de l'Occident, car dès novembre 18, Winston Churchill déclare: « le bolchevisme doit être étranglé dans son berceau ». Au fil des pages les inattendus de l'histoire nous prennent à la gor-

ge. Certes, le régime communiste n'existe plus, englouti par son propre échec. Mais on ne peut rien comprendre à la Russie d'aujourd'hui si l'on ne sait pas d'où elle a procédé.

## Le sacre de Napoléon



★★★★☆

**José Cabanis**

*Gallimard, 284 p., 22.50 €*

Publié il y a bientôt quarante ans, ce livre est un coup de maître. Il restitue avec un incomparable éclat le sacre de l'Empereur, son somptueux décor, son rituel solennel, ses grandeurs et ses ridicules, ses acteurs célèbres ou anonymes. José Cabanis, l'académicien toulousain, dépeint d'une plume acérée, souvent malicieuse, une société où défilent généraux, affairistes, révolutionnaires repentis et émigrés oubliés de l'ancien monde. Cette étude morale d'une époque reste une introduction incontournable à l'intelligence de l'aventure napoléonienne. Le sacre fut "une grande illusion et un échec". Illusion de pouvoir ressusciter, dix ans après le régicide, une monarchie sans roi, la parer d'une caution divine, assurer sa pérennité en lui fabriquant une continuité dynastique. Échec aussi devant le scepticisme de l'opinion, des élites politiques et jusqu'à l'Empereur lui-même, convaincu que son règne finirait avec lui: le décor démonté, le pape rentré à Rome, ce fut comme si rien ne s'était passé. Une journée qui a fait la France? Oui et non, répond Patrice Gueniffey dans sa postface. Non, si on l'isole des deux épisodes dont elle est l'aboutissement: l'exécution du duc d'Enghien (20 mars), vécue comme un second régicide, et la proclamation de l'Empire (18 mai) qui installe Bona-



parte sur le trône vacant des Bourbons. Mais inscrite dans cet enchaînement événementiel, elle lui confère toute sa portée symbolique. Grand événement et non-événement à la fois, le sacre ne cessera de hanter l'imagination longtemps après que le Premier Empire aura disparu. Que faut-il admirer le plus dans cette magistrale étude de la cérémonie du 2 décembre 1804? Le soin du détail documentaire, la beauté classique du style ou bien cet humour ravageur, niché à chaque page, qui d'un trait nous fait tout comprendre d'un homme, d'une situation, d'une époque. Ainsi de cette évocation du Consulat qui étouffe les libertés mais fait rentrer les impôts et sait enfin payer soldes et traitements. «Cela valait bien qu'on eût au cou cette petite marque que laisse le collier», commente sardoniquement l'auteur. Cela vaut bien surtout qu'on le lise sans retard.

### Bivouac d'un hussard.



★★★★☆

**Pol Vandromme**

*La Table ronde, 230 p., 8,50 €*

«La littérature belge n'existe pas», c'est un Flamand d'expression française, Pol Vandromme, qui l'écrit, car «la patrie d'un écrivain, c'est la langue de ses livres». Dans cet ouvrage, il raconte quelques souvenirs, rend un hommage à la religion de sa mère et aux sentiments républicains de son père. Journaliste à Charleroi, il s'infiltra dans la presse parisienne. Fou de littérature française, il y rencontra les écrivains dont il avait rêvé et qu'il distingue soigneusement des «gens de lettres». Cela nous vaut une série de portraits assez percutants de ses amis: les chroniqueurs littéraires, les grands auteurs

et surtout le groupe des «Hussards» dont il aimerait tant faire partie. Un chapitre sur Tintin à qui il consacra un livre, un autre sur Mai 68, puis sur le prince de Ligne terminent le livre. La partie la plus intéressante de ces souvenirs concerne le microcosme parisien, les éternelles «guérillas de papivores lilliputiens». Le style est recherché, travaillé, parsemé de mots rares... Fidèle à sa ligne de conduite, l'auteur reste un anticonformiste bon teint. À son rythme, le journaliste écrit sur les écrivains, le football, Jacques Brel et Tintin. Depuis le marathonnier Hérodote, le boxeur Jean Prévost, le rugbyman Antoine Blondin et le cycliste Louis Nucéra, l'éclectisme n'a plus rien à voir avec la dispersion. Hors des «coquettes», le chroniqueur littéraire a élu domicile dans la patrie du style: «L'improvisation implique la patience d'un labeur obscur.» Né aux lisières de la France, l'auteur entremêle la mémoire familiale aux souvenirs littéraires. Cinquante ans de joutes littéraires sont évoqués au fil de ces souvenirs avec une plume acerbe et narquoise. On ne se lasse pas de ce livre, disert et mémorable, qui bondit hors de la bouteille avec l'âme un rien capiteuse des vins débouchés tard. Mais qu'on lit à la hussarde, cul sec.

### Septentrion



★★★★☆

**Jean Raspail**

*Robert Laffont, 400 p., 21 €*

En matière de renouvellement de sujet, il faut admettre que l'auteur s'est peu renouvelé. Le refus de toute prise sur le réel, quoique très *hussard* et assez envivrant, finit par lasser. En fait, faut-il prendre le «Tout ce qui est humain m'est étranger» de Nimier, repris par Raspail

dans Septentrion, comme autre chose qu'un défi lancé au sartrisme dans ses versions successivement stalinienne et humanitaire. D'un point de vue chrétien, dans la mesure où nous adorons un Dieu fait homme, se vouloir étranger à l'humain est assez problématique, c'est le moins que l'on puisse dire. Enfin, d'une manière assez paradoxale, à force de ressassement, le sérieux voire l'ennui guette... Pourtant, ils roulent vers le nord. Ils ont quitté la ville juste à temps, avant l'invasion sournoise venue du sud, et dont ils ont été les seuls à percevoir la nature. Trente-cinq compagnons de hasard qu'un même instinct a réunis dans cet antique train jaune et or, superbe relique d'une époque glorieuse de l'histoire du Septentrion. Autour de Kandall, de la belle Clara de Hutte et de Jean Rudeau, il y a des femmes, des enfants, cinq dragons, quatre hussards, deux mécaniciens, un chiffonnier, un prêtre qui sent le soufre, quelques autres encore. Trente-cinq: les hommes du refus, les derniers hommes libres. Ils roulent vers le nord, à travers forêts et steppes. À travers l'espace et le temps qui s'étirent. Mais ils comprennent qu'ils sont poursuivis. Par qui? Et pourquoi? Jusqu'à quand brillera au-dessus d'eux l'étoile qui semble les protéger? Échappe-t-on à la multitude anonyme vêtue de gris? Pourchassés par des ennemis implacables, en plein hiver sibérien, les six enfants de Septentrion s'en vont rejoindre à travers la neige les Oumiâtes dont on entend battre le tambour au fond de la forêt. Si les Oumiâtes existent, les enfants sont sauvés. Et s'ils n'existent pas... alors la foi sera donnée. Il est donc toujours temps de lire Jean Raspail. Il est même très nécessaire de le lire sans tarder fût-ce au prix de cette fuite dont Septentrion conte l'histoire.

Finalement, il n'est pas trop tard, à la faveur de l'œuvre de Raspail, pour s'inventer un royaume, à la manière dont lui-même inscrit le Royaume de Patagonie dans l'Histoire. Internet est le dernier continent qui reste à explorer. Quoiqu'il s'agisse d'une terre virtuelle, il eût été agréable d'y rencontrer l'auteur et son œuvre, en quelque "village oublié" de la Toile.



★★★★☆

**René Rémond**

Bayard, 290 p., 15 €

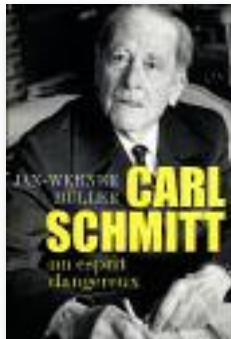
À relire les textes publiés par René Rémond dans les titres du groupe Bayard, notamment *La Croix et Pèlerin*, on redécouvre la cohérence de son parcours. Histoire, politique, Église: il fut un défricheur hors pair, qui suit son sillon.

Ce qui séduit d'emblée c'est la clarté du propos: la pensée se déroule, limpide, immédiatement intelligible même lorsqu'elle traite de questions complexes. Ce qui convainc ensuite, c'est la pertinence de l'analyse. René Rémond, décédé le 14 avril 2007, s'est rarement trompé. Mais ce qui inquiète c'est le constat d'un manque troublant. Tous ceux qui auraient pu faire leur miel de ses travaux multiples en ont finalement fait un bien pauvre usage. L'excès et la mauvaise foi font encore système. La recherche de solutions n'est pas devenue la règle. Respecté, admiré, écouté, il a marqué son temps. Décrypteur habile des changements à l'œuvre, son ambition était d'abord pédagogique. Il fut expert, soucieux d'aider les autres à déchiffrer les mouvements des sociétés aussi bien que les statistiques électorales.

On entrait dans son parcours par trois grandes portes (histoire, politique et Église). Difficile de dire, laquelle a le plus compté. Les deux premières étaient ses objets d'études. La politique pour lui n'était pas une planète molle, mais une des formes de l'exigence, l'éloge de la mesure face aux emportements. Que de crises épargnées, que de fausses solutions évitées si ce sage avait été plus entendu... La troisième était le sujet de

toutes ses attentions, catholique d'autant plus fidèle qu'il savait conjurer admirablement l'attachement nécessaire et les critiques salutaires.

## Carl Schmitt, un esprit dangereux.



★★★★☆

**Jan-Werner Müller**

Armand Colin, 350 p., 25 €

Son cheminement aux côtés du nazisme vaut au théoricien politique Carl Schmitt (1888-1985) de partager l'odeur de soufre du philosophe Heidegger. Ce passé aurait dû le condamner à l'oubli. Or sa mort précéda sa renaissance. Promue au rang de « standard » dans le monde anglo-saxon, cette étude pénétrante de Jan-Werner Müller apporte au public francophone une lumière inédite sur un penseur transformé en objet de fascination intellectuelle. Car la pensée de Carl Schmitt incarne un pôle antilibéral et autoritaire, un objet de scandale aussi bien qu'une source d'inspiration avouée ou non.

Pourquoi a-t-il été si difficile de conjurer et d'enterrer le fantôme de Carl Schmitt? Ce représentant de la droite autoritaire, privé de toute chaire universitaire, est désormais considéré comme l'un des principaux penseurs politiques des deux derniers tiers du XXe siècle. Tout comme Heidegger a conservé l'amitié de Hannah Arendt, Carl Schmitt a exercé après 1945, une profonde influence dans les sciences humaines et sociales. Connus auparavant pour son refus de soumettre l'État à l'éthique et à l'économie, pour affirmer au contraire son autonomie inscrite dans sa capacité illimitée de décision, Schmitt a pris un autre visage après la Seconde Guerre mondiale. Rompant

l'ostracisme qui le frappait, certains ont alors isolé et radicalisé ses concepts pour les transformer en armes contre la démocratie libérale, tandis que d'autres l'ont fait, à l'inverse, pour la libéraliser à l'extrême et refouler l'État dans un esprit « libertaire » proche de la logique présente de la mondialisation.

Cet ouvrage dépasse la controverse classique et ressassée sur Carl Schmitt pour se concentrer sur la réception de sa pensée après 1945. Loin de tout essai de vaine réhabilitation, loin de vouloir dégager la part d'ombre et de lumière, l'auteur décortique cette fascination exercée par une œuvre ambiguë au rayonnement majeur. Ce livre propose une analyse de l'influence de la pensée sur les philosophes, les penseurs, juristes et activistes politiques européens, dans les secteurs idéologiques les plus variés: de la droite à l'extrême droite, tout autant qu'une certaine extrême gauche en Allemagne, en Italie, en France, voire aux États-Unis.

Schmitt est d'abord un catholique pour qui l'Église possède l'ethos de l'autorité dans toute sa pureté, d'où proviendrait son immuable puissance spirituelle. Il refuse toute évolution du catholicisme politique vers la démocratie chrétienne. Il dénonce le libéralisme comme une idée étrangère qui est imposée à l'Allemagne par les vainqueurs de la Grande Guerre pour la maintenir dans un état d'infériorité. Le Traité de Versailles, la République de Weimar et la Société des Nations relèvent de cette logique libérale que le juriste catholique met en cause radicalement. Encore après 1945, il maintiendra qu'il aura fallu deux guerres mondiales pour convertir l'Allemagne au libéralisme et détruire sa propre forme d'existence entre l'Est et l'Ouest.

Sans doute est-il prêt à admettre que la loi de l'offre et de la demande peut être une source de dynamisme et de richesse, mais à condition de la subordonner au politique. Les mécanismes défailants et autodestructeurs de l'économie de marché, pense-t-il, doivent être régulés par un État fort, fondé sur les principes d'une économie mixte à structure corporative conciliant propriété privée et économie de mar-

ché, d'une part, dirigisme économique et intégration sociale d'autre part. N'est-ce pas quelque chose comme cela que l'on entend tous les jours en France à gauche et même à droite? Mieux ou pire: Schmitt fustige l'individualisme, l'utilitarisme, l'hédonisme bourgeois, toute cette conception d'un monde où l'homme, mu uniquement par son intérêt, ne serait plus qu'un producteur ou un consommateur, ou les deux à la fois.

### La vraie image



★★★★☆

**Hans Belting,**

Gallimard, 208 p., 35 €

Qu'est-ce qu'une vraie image? Poursuivant son étude de la signification de l'image dans la culture occidentale, Hans Belting, professeur des universités allemandes, interroge ici notre besoin fondamental d'images vraies et authentiques, susceptibles de rendre compte et de reproduire la réalité telle qu'elle est.

Il montre que notre compréhension de l'image est marquée, aujourd'hui encore, par une survivance de notions religieuses: la foi chrétienne a joué en Occident un rôle formateur de l'identité et de la conscience et nous avons intériorisé les tentatives sans cesse recommencées d'une définition de l'image qui se sont accomplies dans son orbe. Plutôt que de dérouler une histoire linéaire, l'auteur procède ici par sondages, en pointant son attention sur deux moments clés, deux accélérations critiques où la culture européenne franchit à chaque fois un seuil. La fin de l'Antiquité d'abord, où la question de l'image est l'enjeu de débats philosophiques autour de la double nature du Christ. Ensuite la période de la Réforme, où la traduction de la Bible en langue

vulgaire et sa diffusion par l'imprimerie entraînent comme une dévalorisation ontologique de l'image, contrainte de se replier désormais du côté de l'art et des théories esthétiques.

La tradition religieuse des images, avec la part irréductible faite à la croyance, est donc bien davantage qu'un simple prélude naïf de leur complexité moderne. Ici, l'auteur tend magistralement l'arc qui relie l'aube des Temps nouveaux à notre époque contemporaine, en tissant des rapports inaperçus entre histoire de la religion, des images et des idées. À ce titre, le livre apparaît comme l'indispensable complément à ses deux précédents ouvrages, *Image et culte* (Cerf, 1998) et *Pour une anthropologie des images* (Gallimard, 2004). Voici une véritable histoire de ce mouvement pendulaire et contradictoire entre pro et anti-images, entre d'un côté les champions de l'image et de l'autre ceux du signe écrit.

### La comédie de Charleroi



★★★★☆

**Pierre Drieu la Rochelle**

Gallimard, 230 p., 9 €

Comme beaucoup, l'auteur a participé à la première guerre mondiale. Il a rêvé d'héroïsme. Il a vite réalisé que la moindre velléité est punie d'une rafale de mitrailleuse. La première guerre mondiale a vu le triomphe de la machine sur l'homme, réduit à un sac de viscères tremblant dans un trou d'obus. Voici donc six nouvelles sur la guerre 14-18. Nous sommes en 1919 et le héros, un soldat de 14, accompagne une mère là où il a vu son fils se faire tuer. Il reconnaît les lieux, mais tout lui semble anodin. Il se retrouve incapable

de raconter ce qu'il a vécu à cette femme qui exige de lui le moindre détail. En revanche, il est parfaitement capable de le penser et de nous le transmettre. La guerre n'a rien à voir avec ce qu'il avait rêvé petit et il montre que dans celle qu'il a vécue on passait bien plus de temps couché dans la boue que debout en position de combat. En outre, l'habillement des troupes françaises était complètement dépassé, alors que les Allemands disparaissaient totalement dans la nature.

Cette guerre est plus qu'inhumaine: elle tue toute idée de l'homme: «Je sentais l'Homme mourir en moi». Il l'écrira à nouveau dans «Le Lieutenant de tirailleurs» qui raconte ses guerres de Mauritanie. Il fait dire à son lieutenant: «Ce ne sont pas des hommes, ceux qui peuvent supporter cette morne boucherie. Hein?» Et il conclut que «seule la lâcheté de ces mêmes hommes peut expliquer cette acceptation». Ces nouvelles permettent de prendre conscience du traumatisme qu'ont ressenti tous ces jeunes gens, plongés à l'âge des nobles idéaux dans un véritable carnage. Un livre à lire écrit par un auteur trop peu connu des générations actuelles.

### La Corrèze vue du ciel



★★★★☆

**Lucien Rouland et J.-M. Valade**

Lucien Souny, 140 p., 34 €

"La Corrèze est plurielle" rappelle en préambule de ce livre de géographe amoureux, Jean-Michel Valade avant de présenter l'addition: "un espace de 580 000 hectares fait de bric et de broc". Plateaux granitiques ici, orgues basaltiques là, un liseré d'Auvergne, une pointe de Périgord, une touche de Quercy. Comment se reconnaître parmi tant de paysages si différents? Rien

de plus simple. Il suffit désormais de se laisser guider par les auteurs de cet ouvrage, enfants du pays, qui en connaissent tout à la fois l'Histoire, les chemins et les images pour en saisir la vie qui palpite. Leur inventaire est passionné et passionnant. Il coule de source comme les ruisseaux et les rivières qui naissent sur le sauvage Plateau de Millevaches cher à Vidal de la Blache. On fouille dans les vestiges antiques. On rôde autour des châteaux du côté de Merle et de Ventadour. Et on se glisse le long des étangs et des lacs. Ce livre raconte la vie des hommes, des bêtes, des plantes. À l'appel des arbres, pas une essence ne manque, malgré les blessures de la tempête de décembre 1999. L'herbe et les bois sont à l'origine du "pays vert". On survole aussi les villes: Brive, dans sa "rondeur balzacienne" qui toujours s'étend; Tulle avec sa Manufacture et ses quartiers en escarpements; Uzerche, "la perle du Limousin" ou Chaumeil sur les Monédières. Tel est le grand-livre de la Corrèze. Un livre où tout est vrai, tout est vu, tout est dit.

### Le couvre-tête de Dieu



★★★★☆

**Damien Le Guay**  
*Le Cerf, 192 p., 17 €*

Notre époque est brouillée: tout serait codé et donc à décoder. Mais ces «révélation» nouvelles qui foisonnent ne tiennent pas devant le «code Joseph»: code de l'homme juste, de l'engagement et de la parole donnée. Car Joseph espère plus qu'il n'attend. Il fait confiance à la confiance plus qu'à sa propre étoile. Il est le fils de la fidélité, or il fut choisi sans trop savoir pourquoi. La fidélité de Joseph était-elle acquise en bloc, taillée dans une seule et

même pierre? Oui, semble-t-il. Joseph avait la solidité et la souplesse des cyprès de son pays. Le choix fut bon: Joseph devint le couvre-tête de Dieu, son chapeau de paille au temps des fortes chaleurs, son auvent dans l'attente des moissons, son paillason aux marches du monde, son marchepied pour le temps de la Parole. À la manière de Jean Giono, Jules Supervielle ou Jean Grosjean, l'auteur met ses pas dans les pas de Joseph. Puisque Dieu vient, quelle est alors sa place dans cette histoire? Telle est l'inquiétude de Joseph. Dans ce beau récit - de Noël et de tous nos aujourd'hui - l'auteur nous fait entendre l'une de ces voix singulières et la met à notre diapason. Il offre au lecteur un récit littéraire sur l'histoire de Joseph avant la naissance de Jésus. Un récit, une méditation ou un poème en prose? Une écriture littéraire avant tout. En revisitant son destin, cette irruption de Dieu dans sa vie et ses plans, Joseph, homme qui à la jointure de l'ancien et du nouveau, de ses appréhensions et de la nouveauté qui vient, reconnaît qu'il a sa place dans les desseins de Dieu.

### Dynamique du scandale



★★★★☆

**Hervé Rayner**  
*Le Cavalier bleu, 190 p., 20 €*

Un scandale prend place lorsque des acteurs, mettant en cause la probité d'autrui peuvent s'appuyer sur des mobilisations qui ont lieu simultanément dans plusieurs secteurs sociaux. Ainsi, le scandale peut se produire sans qu'il y ait de transgression effective puisque moyennant des mobilisations multisectorielles, il suffit aux dénonciateurs de faire croire en une trans-

gression. Des scandales peuvent donc se produire sans transgression et, surtout la plupart des transgressions n'aboutissent jamais à des scandales.

Ce sont les mobilisations qui importent, elles peuvent d'ailleurs engendrer un scandale à partir d'une ample gamme de transgressions présumées. C'est pourquoi aucun des univers composant la société n'est à l'abri du scandale, lequel peut survenir dans chaque espace social pour peu que des acteurs s'y mobilisent autour d'une dénonciation. L'avenir du scandale dépend alors de la tournure de la mobilisation selon le triptyque: dénoncer, stigmatiser, mobiliser. Un décryptage des mécanismes et composantes du scandale à travers des exemples concrets: artistiques, politiques, financiers...

### L'enfer de l'information ordinaire.



★★★★☆

**Christian Morel**  
*Gallimard, 242 p., 18,50 €*

Moteur de la compétitivité des entreprises, l'innovation est censée apporter de la valeur pour le client. Pourtant, au contact quotidien des appareils domestiques toujours plus perfectionnés, la vie du grand public n'est pas si rose. Pourquoi sur les ordinateurs, il faut aller sur le bouton «démarrer» pour éteindre l'ordinateur. Qui ne s'est trouvé dérouté devant un mode d'emploi indéchiffrable, un schéma incompréhensible, un article dénué de sens ou un bouton de commande énigmatique? L'auteur s'attaque ici à cette communication quotidienne que la société produit en masse et dont la qualité exécrable plonge le consom-

mateur dans des abîmes de perplexité. Le foisonnement de communication engage l'homme moderne dans un dédale cognitif fréquemment infernal.

Utilisant des grilles d'analyse empruntées à différents domaines des sciences humaines, il décrypte le langage et les mécanismes de cette information ordinaire (modes d'emploi, tableaux de commande, pictogrammes, graphismes, textes de vulgarisation) et explique pourquoi elle déçoit et irrite tant. Il en dégage plusieurs conséquences majeures: désarroi du consommateur, dont la portée économique est grandement sous-estimée; statut paradoxal des nouvelles technologies... mais la plus importante est l'émergence des conseillers officiels d'usage. Cette fraction d'utilisateurs se transforme en experts improvisés qui aident les autres. Partie d'une observation minutieuse des faits ordinaires, cette radioscopie de l'information quotidienne questionne au final tout un pan de notre monde moderne.

## Histoire de Brive



★★★★☆

**Fr.--. Le Hech et J.-M. Valade**

*Les ardents éditeurs, 156 p., 23 €*

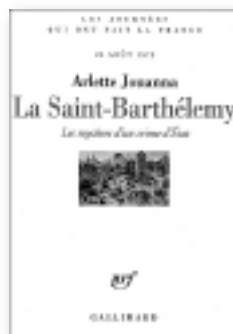
Brive, la ville-pont. Brive-la-Gaillarde. Brive, patrie des Cabanis, Brune, Latreille, Michelet. Brive, ville du livre et du rugby. Brive, cité d'essence aquitaine, se révèle progressivement derrière ses trésors d'architecture, comme une ville-lumière en Limousin. Complétant l'histoire de Brive et de sa région, publiée chez Privat il y a 17 ans sous la direction de Jean Charbonnel, une nouvelle "Histoire de Brive-La-Gaillarde" vient d'être publiée aux éditions Les Ardents Éditeurs.

Cette histoire retrace la destinée d'une modeste bourgade médiévale devenue la première ville de Corrèze et qui,

le temps d'un désir, s'est rêvée à la tête d'un département de la Vézère! Composée par deux historiens corrèziens, ce livre dédié à la cité gaillarde, généreusement imagée, se veut une autre histoire de la ville au patrimoine remarquable mêlant érudition et lecture plaisir.

Entièrement composé en police de caractères Le Brive, ce livre vous permettra de découvrir les lieux, les dates, les personnalités et les espaces qui ont façonné la ville-lumière du Limousin. Une synthèse renouvelée des grandes destinées de cette ville-marchande, active et résolument tournée vers l'avenir.

## La Saint-Barthélemy



★★★★☆

**Arlette Jouanna**

*Gallimard, 410 p., 26 €*

Le 18 août 1572, Paris célèbre avec faste le mariage de Marguerite de Valois et d'Henri de Navarre, événement qui doit sceller la réconciliation entre catholiques et protestants. Six jours plus tard, les chefs huguenots sont exécutés sur ordre du Conseil royal. Puis des bandes catholiques massacrent par milliers "ceux de la religion". En quelques jours, 3 000 morts à Paris, 10 000 dans toute la France. Néanmoins les causes continuent de diviser les historiens. Comment est-on passé de la concorde retrouvée à une telle explosion de violence? Comment une "exécution préventive" de quelques capitaines a-t-elle pu dégénérer en carnage généralisé? Est-ce un soulèvement parisien contre le monarque et sa politique de concorde, annonçant la Ligue? Quel rôle ont joué le roi, la reine mère, les Guises, le très catholique roi d'Espagne?

Avec une remarquable science des faits, pertinence de l'interprétation et élégance d'écriture, l'auteur restitue cette « journée qui a fait la France » dans le cadre paradoxal d'un rapprochement religieux. Car cet événement est incompréhensible sans le réinsérer dans son contexte sociopolitique. D'une part, la fièvre obsidionale qui règne à Paris. L'été est caniculaire. L'eau manque. Les prix augmentent. La recherche de boucs émissaires aux malheurs publics est stimulée par des prêches antiprotestants enflammés. D'autre part, la question se pose du rapport des forces à l'intérieur et à l'extérieur du royaume. Les Guise mènent une opposition frontale à la dynastie. De son côté, Philippe II d'Espagne craint l'appui français aux insurgés réformés des Flandres.

Ensuite l'auteur propose une nouvelle lecture. S'appuyant sur des documents d'archives, affinant l'approche psychologique des protagonistes, l'historienne démonte avec minutie les différentes phases de la tragédie. La Saint-Barthélemy n'est l'œuvre ni des supposées machinations de Catherine de Médicis, ni d'un complot espagnol et encore moins d'une volonté royale d'éradiquer la religion réformée. Charles IX, estimant sa souveraineté en péril, répond à une situation d'exception par une justice d'exception. Mais en se résignant à ce remède extrême, il installe, sans en faire la théorie, une logique de raison d'État.

Cette tragédie, vécue comme une rupture inouïe, suscite une réflexion foisonnante sur les fondements du pouvoir, les limites de l'autorité, la légitimité de la désobéissance; sur le danger aussi que font courir les divisions religieuses aux traditions du royaume. Mais cet effort de restauration politique va se heurter à la *sursacralisation* du roi, qui ouvre la voie à l'absolutisme des Bourbons. En effet, la décision de Charles IX constitue un véritable « coup d'État » assurant, au prix d'une violence institutionnelle, la prééminence royale et initie ainsi l'absolutisme. A contrario, la Réforme en France prend la forme d'un contre-État.